

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 2

Artikel: Fenimore Cooper dans la vallée de la Broie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205649>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FENIMORE COOPER DANS

LA VALLÉE DE LA BROIE

FENIMORE Cooper, dont les histoires de peaux-rouges ont charmé tant de jeunes lecteurs, depuis trois quarts de siècle, a passé plusieurs mois en Suisse, au cours d'un voyage entrepris en l'année 1828. Les impressions rapportées de notre pays, il les nota dans un ouvrage intitulé *Excursions en Suisse* et qui évoque avec une simplicité charmante la manière de voyager au temps des diligences. Nous en traduisons ci-dessous quelques passages consacrés au canton de Vaud.

De la banlieue de Berne, où il séjournait avec sa famille, Cooper visita, tantôt seul, tantôt avec sa famille, l'Oberland bernois, le plateau suisse, Soleure, Aarau, Zurich, Glaris, les Grisons, la vallée de la Broie, les bords du Léman, la vallée du Rhône. De là, il gagna l'Italie par le Simplon, dans deux berlines attelées de quatre chevaux. Il fit à pied la route d'Avenches à Lucens, logeant à Payerne à l'hôtel de l'Ours, devant lequel venaient de s'arrêter des calèches d'Angleterre, dont l'une était ornée des armes d'un baronnet. Les brouillards de l'automne enveloppaient la contrée lorsqu'il reprit sa route; mais, vers dix heures du matin, ils se dissipèrent et le voyageur put contempler le paysage tout à son aise. Il lui trouva beaucoup de ressemblance avec les plus jolies régions de l'Amérique du Nord, sauf qu'à celles-ci manquent les vieux châteaux. Le manoir de Lucens, si pittoresquement perché, plut fort à notre auteur. Au village du même nom, Cooper retint une place pour Lausanne dans une voiture de louage où était déjà assise « une accorte petite Vaudoise aux yeux noirs. »

« Il ne se passa guère de temps, écrit-il, que ma compagne de voyage ne me posât la question obligée : « Apparemment monsieur est Anglais ? » Ayant appris que l'Amérique était ma patrie, elle témoigna une vive joie : il lui tardait de savoir quelque chose de ce pays, à cause d'une cousine à elle qui s'y était rendue. Cette parente lui écrivait de longues lettres; mais, à part la description de certaines choses surprenantes du Nouveau-Monde, elles n'étaient remplies que de jérémiades sur les embarras d'un ménage dépourvu d'une quantité d'objets de première nécessité. De sa nouvelle existence la cousine ne disait mot, comme si elle eût jugé indigne de missives destinées à traverser les mers la chronique des menus faits journaliers. Or, comme je me permis de le faire remarquer à ma petite Vaudoise, la vie est faite précisément d'un tas de petits détails de tous les jours, et, quelque prosaïques qu'ils soient, s'ils manquent au récit, si celui-ci n'épale que du sensationnel en bien ou en mal, il vous renseigne très incomplètement.

— Monsieur, interrompit la pétulante petite femme, on semble à peine reconnaître l'utilité de l'industrie en Amérique !

— Cependant, repartis-je, nous déboursions annuellement cinq millions de francs pour les produits manufacturés achetés en Europe et autant pour les objets que nous fabriquons nous-mêmes.

— C'est étonnant, cela ! Et ma cousine qui m'écrit qu'elle ne peut pas même se procurer une épingle !

— Rien de plus compréhensible !... Mais, madame, je vous citerai des régions de la Suisse où les épingles sont tout aussi rares.

— Au sommet du Mont-Blanc, par exemple !

— Où donc ?

Et toutes les autres cimes des Alpes, croyez-vous qu'il y en ait une seule où l'on trouve à acheter des épingles, ou du fil ou encore du tabac à priser ?

¹ On voit que nos voisins de France ne sont pas les seuls à placer cette cime en Suisse.

— Assurément non, monsieur. Mais l'Amérique n'est pas la chaîne des Alpes.

— Et dire que dans nos steppes ne croissent pas non plus les épingles !... Votre cousine, me disiez-vous, est reléguée aux confins de la grande prairie, à vingt milles de la cité la plus proche; elle doit parcourir cinq milles pour atteindre la ferme la moins éloignée et dix milles pour aller au moulin.

— Oui, monsieur, tout cela est vrai.

— Or, moi qui vous parle, tout en étant en Amérique, je demeure dans une ville ayant plus d'habitants que n'en ont toutes vos cités, et ma rue, formée de huit cents maisons avec deux cents magasins, renferme en cet instant-ci des millions d'épingles, c'est-à-dire plus que ne pourraient vous en donner à la fois les grands magasins de votre pays.

— Monsieur plaisante.

— Croyez, madame, que je ne me permettrais pas avec vous une semblable licence. J'ai voulu dire seulement que notre territoire est fort étendu et que s'il convient à quelques-uns de s'exposer aux privations de la steppe, ils ne doivent pas pour cela confondre leur situation propre avec la situation des êtres auxquels la vie en commun dans des centres peuplés accorde toutes les commodités.

— Ah ! ma cousine a tort !

— Mais non, madame. Tout en se taisant sur des choses qu'elle estimait inutile de faire connaître, elle vous a dit la pure vérité. Elle vous a dépeint l'Amérique, comme je dépeindrais la Suisse si j'écrivais à mes amis de là-bas que j'ai cherché en vain une voiture au sommet du Grimsel, que je suis resté six mois là-haut dans l'attente d'une voiture qui n'est jamais arrivée.

La Vaudoise se mit à rire et mit fin à l'entretien par ces mots :

— Pourtant monsieur en a trouvé une sur la grande route entre Payerne et Lausanne.

*

Dans un prochain numéro, nous suivrons Cooper à Lausanne et sur la route de Vevey.

La pierre d'acquit.

Un de nos lecteurs veut bien nous adresser les lignes suivantes. Nous l'en remercions.

Nous relevons de la *Description du Département du Simplon ou de la ci-devant république du Valais*, du Dr med. Schinner (1812), le curieux renseignement ci-après, concernant la ville de Sion :

« Un usage singulier était celui de faire quitter les culottes à un débiteur insolvable, et de l'obliger de s'asseoir *podice nudo* trois fois de suite, sur une pierre placée devant le château épiscopal, en présence du peuple. Et certes, des usages pareils sont bien humiliants pour le débiteur et bien peu consolants pour le créancier qui, sans doute, aurait préféré de garder la créance, même dans la persuasion de n'en être jamais satisfait que de recevoir un tel paiement ».

On peut croire que si, de nos jours, cette pénalité subsistait encore, la pierre en question finirait bien par être chaude ou tout au moins tiède.

Trop de zèle. — Un bon curé, d'un caractère très gai et d'une très large orthodoxie, avait, pour répondre aux désirs de ses paroissiens, qui se plaignaient de la sécheresse, organisé une procession.

La procession venait à peine de rentrer à l'église qu'un violent orage éclata.

Le curé, qui avait coutume de parler en poésies, fut, au lieu de parler, obligé de parler en prose.

— Parà que no zèin prii trau rudo !

LO MENISTRE ET LO DJU DE CARTE

LA dza grand teimpo que stasse s'è passâ, clli à cò l'è arrevâie l'a six pi de terra su lo nâ. Que lo bon Dieu sâi avoué li, cà l'ètai on rido djuviâo de carte quand l'fre su noûtra pouâra terra, ma savâi tant bin brassâ et pu baillâ trâ per trâ que l'ètai on plliési de lo vère et qu'on pouâve bin lâi perdounâ oquie. Djuvessâi âo binocle avoué son marelhî tandu que la cliotse dau pridzo sounâve la derrâire. L'frant lè doû, li et lo marelhî, dein on petit pâilo iô faillâi sè veti avoué la roba et lè rabbat et tandu que sè botenâve et que l'einfatâve lè mandze, hardi, vito on binocle et l'avant bon lesi de djuvi et baillâ tsacon on coup dèvant que sâi lo moment d'eintra dedein. Et cein fasâi plliési âo menistre quand gagnîve ! Adan, ie fasâi on tant biau pridzo que tote lè vilhîe fenne plliorâvant et que lè dzein sè peinsâvant : « Lo menistre l'a gagnî avoué lo marelhî ». Ma quand pèsâi, adieu lo biau pridzo, vo fasâi quemet cliâu rèsse mau molâie que n'ant rein de tsemin : sè cotâve, et pu sè repregnâi et po fini rèssevo son pridzo tot de travè que lè dzein desant : « L'è lo marelhî que l'a gagnî, vouâ ». Et cein fasâi mau bin à ti.

On coup, quemet cein s'è-te passâ, crâio que lo marelhî ètai on boquenet tardi, vaitcé que tandu que baillâvant po lo second coup la cliotse botse de sounâ. Que fallâi-te fère ? N'avant pas lesi de fini lau djû et l'ètai pardieu damâdzo cà jamais lo menistre n'ein avâi z'u on paret. Peinsâ-vo vâi : Binocle, l'atout ein piquie, lè quatre z'asse et on dhî po einmodâ. Quin djû ! te possibllio ! Ceint houitanta dein lè man. Mâ, la cliotse que guelenâve plliè rein ! Faillâi allâ. Que fâ lo menistre ? Ie l'einfate tote sè houit carte dein sa mandze de roba que l'ètai prau lardze et ie dit dinse âo marelhî : « Allein adî, on finetra aprî lo pridzo ». Lo vaitcé que l'eintre dedein l'église et que ie monte sur la dzâire.

Quand l'a z'u fè la pièira et fè tsantâ, ie s'einmode po coumeincî lo pridzo. A la vi que lau desâi : Mes très chers frères, vaitcé que fâ dinse onna manâire avoué lo bré, que, ma fâi... pa, ta, pon... lè 8 carte que tsisant quie bas pè vè la trâblia de coumeniion, et tote verve dau bon côté. On vayâ lo mariâdzo de piquie, lè quatre z'asse, lo binocle et lo dhî po einmodâ. Quin n'affère : peinsâ-vo vâi cein. Tote lè vilhîe fenne, la gotta lau vegnâi âo bet dau nâ de vergogne po lo menistre. Lo marelhî sè peinsâve :

— Tè rondzâi. L'è por cein que l'a prâi sè carte. Quin crâno djû. Ceint houitanta.

T'i possibllio quinn' affère.

Mâ lo menistre ne pè pas la tita por tot cein. Ie fâ dinse à ion dâi boufio que l'ètai âo pridzo.

— Dis-mè vâi quinna carte l'è que l'è dèso tèpi ?

— La dama de piquie, que repond lo boufio.

— Et l'autra de la part de lè dâi piaute de la trâblia de coumeniion ?

— L'è lo fou de carro. Cein vo fâ dza binocle.

— Tot justo, tot justo, mon ami, te reponds bin. Ora dis-mè vâi cein que faut fère por ître sauvâ ?

Lo boufio n'ein savâi rein et guegnîve lo menistre sein repondre.

Adan, lo menistre avoué sa groche voix et sè get bin âoverit :

— Vouâtilier de, que lau fâ, se n'è pas onna vergogne ! Vaitcè on boufio que cougnâi lo foude carro, la dame de piquie et que ne cougnâi pas cein que faut fère po ître sauvâ.

Et adan cliâu dzein l'ant oïu on pridzo quemet n'avant jamè oïu su cein que faillâi fère po ître sauvâ.

Plliorâvant ti que lo marelhî que sè desâi ein li-mîmo :

— Rondzâi ! su galé ! avoué on djû quemet l'a, aprî lo pridzo, quand on recrotsera, quinna racclâie vu avâi. Ma po on menistre que sa reverî son tsè, l'è on menistre que sâ reverî son tsè.

MARC À LOUIS.